

The background of the cover is a detailed illustration. A cello is the central focus, shown in a three-quarter view. Its body is a warm, golden-brown color, and its f-hole is clearly visible. The strings are dark and run across the top of the instrument. To the left of the cello, a music stand holds several sheets of yellowed, aged sheet music. The music is written in a classic style with staves and notes. The lighting is dramatic, highlighting the curves of the cello and the texture of the paper. The overall tone is historical and artistic.

Le Luthier de Mirecourt

roman

Denoël

Jeanne
Cressanges

Extrait de la publication

Le Luthier de Mirecourt

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- La Femme et le Manuscrit*, Grasset, 1959
La Feuille de bétel, Casterman, 1962
La Part du soleil, Julliard, 1964
La Chambre interdite, Julliard, 1966
Le Cœur en tête, Julliard, 1968
Mourir à Djerba, Denoël, 1973
La Mariée de Saint-Médard, Flammarion, 1984
Les Eaux rouges, François Bourin, 1988
Les Trois Naissances de Virginie, Julliard, 1995
Un amour de 48 heures, Denoël, 1997

ESSAIS

- Les Chagrins d'amour*, Grasset, 1976
La vraie vie des femmes commence à quarante ans, Grasset, 1979
Ce que les femmes n'avaient jamais dit, Grasset, 1982
Parlez-moi d'amour, Flammarion, 1986
Seules, François Bourin, 1992

RÉCIT

- La Petite Fille aux doigts tachés d'encre*, Flammarion, 1985

Le Luthier de Mirecourt

roman

Denoël

Jeanne
Cressanges

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie*

© by Éditions Denoël, 1999
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-24537.3
B 24537.3

La vie doit se manger pour vivre.
Maurice Chapelan

Quand, de jour et de nuit, de courtes vagues de sommeil l'arrachaient à sa couche, Denis Vintaume se retrouvait aux temps lointains de sa jeunesse, avide du monde et des femmes. Rejeté sur le drap, cœur toquant et en sueur, il tentait en vain de bouger ses jambes et ses bras.

Le mal l'avait pris, voilà six mois, à son atelier. Une soudaine faiblesse l'avait fauché, le violon qu'il venait de vernir entre les mains. Ses fils Ferdinand, Joseph et Guillaume le relevèrent, l'allongèrent sur le banc devant la porte de la maison : une goulée d'air, un gobelet de vin, il n'y paraîtrait plus. Il avait trop travaillé pour finir cet instrument. « Le dernier », disait-il pour conjurer le sort comme chaque fois qu'il taillait un nouveau patron depuis qu'il avait atteint soixante-dix ans. Ses apprentis, Jacques dit le Vava et Paul dit le Tordu, en plaisantaient : « Le maître, avec sa pointe aux âmes¹, rajustera mille et une fois la sienne avant de la rendre au diable. » Il mit longtemps avant de revenir à soi. Sa femme Mathilde, tout le voisinage, faiseurs de violons, marchands, apothicaires, juges et gueux s'étaient rassemblés autour de lui, provoquant embarras dans la Grand-Rue dont le charivari habituel ne cessait de croître.

1. Instrument du luthier qui permet de remettre en place l'âme du violon et autres instruments à cordes. L'âme est le petit cylindre de bois collé sous le chevalet entre la table et le fond du violon.

Quand il voulut se relever, ses jambes se dérochèrent à nouveau. Furibond de donner un spectacle si peu glorieux à la foule, il cria qu'on le ramenât à sa chambre. Le médecin, accouru avec ses clystères et ses saignées, la Rosette, avec ses potions et ses prières, ne purent le remettre sur pied. Les premiers jours, Denis garda espérance. Louise, sa servante, lui faisait boire du bouillon de poule et du sang chaud qu'elle allait quérir à la boucherie, giclant du col des bœufs égorgés. Il tenta de se faire descendre à son établi. On le cala dans un fauteuil, entre des coussins, comme un pantin de son : il s'affaissa sur son travail. Ce n'était plus seulement ses jambes qui refusaient leur office, mais tout le corps qui se désarticulait. Seule la tête restait bonne, où, peu à peu, la terreur de se voir pourrir vif empoisonna ses pensées.

Véronique, sa deuxième femme, morte dix ans plus tôt, lui avait donné une fille, Agnès. Elle ressemblait à sa mère quand, à quarante-cinq ans, il avait épousé cette jeunesse. Petite de taille, mince de hanches, les seins joliment écartés, la jambe longue, elle avait le charme équivoque d'un jouvenceau. Mais le visage était bien celui d'une fille, aurolé de nattes blondes, avec des yeux de ciels d'été et une bouche charnue. Élevée chez les sœurs de la Congrégation Notre-Dame, dont le couvent s'élevait face à leur maison, elle était instruite et fort pieuse. Depuis la mort de sa mère, Agnès aidait Louise au ménage. À ses moments perdus, près d'une fenêtre de l'atelier, elle faisait glisser la noisette¹ sur le fond ou la table d'un violon dessiné par ses frères. Elle essayait les instruments avant qu'ils soient livrés, car mieux que son père, mieux que ses demi-frères, elle avait l'oreille sensible. Elle lisait beaucoup, parlait peu. Les garçons, que sa réserve naturelle intimidait, se moquaient d'elle en l'appelant la silencieuse savante ou sœur parfaite. Elle intimidait son père lui-même pour qui elle demeurait, malgré la clarté de sa personne, l'ombre de la maison et, à son insu, un objet de convoitise.

1. Petit rabot.

Seule sa troisième femme, Mathilde, la veuve d'un juge de la ville, une gaillarde forte de poitrine, de hanches et de gueule, ne se laissait pas impressionner par la jeune fille. Elles vivaient sous le même toit, se partageant les tâches : Mathilde au magasin et tenant les comptes, Agnès s'occupant du courrier. Elles s'efforçaient de ne pas empiéter sur le domaine l'une de l'autre, non par sympathie mais prudence, de crainte d'engager le fer. La ruse de Mathilde, l'intelligence d'Agnès, les poussaient à masquer leur froideur par la politesse excessive qu'elles mettaient dans leurs rares échanges. Depuis que Denis en était réduit à sa couche, Agnès venait chaque soir l'informer de la marche des affaires, prendre ses ordres et ses conseils, lui faire la gazette de la ville de Mirecourt, des faubourgs de Poussay, de Mattaincourt, de Saint-Vincent, de France et d'ailleurs quand un marchand arrivait de Paris ou de Lyon. Ce qui n'était guère du goût de Mathilde, qu'il avait priée de ne pas pénétrer dans sa chambre, sous prétexte de la gêne qu'il éprouvait à lui montrer ses faiblesses. Il demandait à Agnès, comme un viatique, de lui relire la dernière lettre que lui avait envoyée son cher Voltaire, datée du 2 avril 1778. Comme la première fois que le philosophe le vit, il l'y appelait « mon coquin ».

Avec ses fils, Denis Vintaume cachait sa honte d'être devenu ce gisant qu'il fallait nourrir, nettoyer de sa pisse et de sa merde. Ce dont Louise s'acquittait avec Eugénie, une de ses sœurs qu'elle avait fait venir de leur village, quand elle comprit que son maître ne se relèverait pas. Il feignait de croire à sa guérison et, plus le temps passait, plus il se montrait tatillon sur la sonorité d'un violon ou sur leur vaillance au travail. Il les menaçait : « Quand je serai debout... » Avec Agnès, le premier mois, il se composa la même attitude puis, au fil des jours, se défit de sa morgue. Il lui arrivait même de se plaindre en évoquant sa fin. « Ayez confiance, mon père, disait-elle de sa voix douce. Votre constitution est solide. Et je prie pour vous. » Les prières, il n'y avait jamais eu recours, laissant ces faiblesses aux femmes.

On était en octobre 1788. Dans sa chambre qui donnait sur

la cour, l'unique fenêtre était aveuglée par la haute tour d'une maison voisine. La lumière n'y entrait qu'en plein midi. Son humeur s'assombrissait de même. Après avoir médité sur son état plusieurs jours durant, il en vint à dire à Agnès : « J'ai trop péché, ma fille, et j'en ai eu trop peu de repentance pour faire l'hypocrite à l'église. Je ne me vois guère, aujourd'hui, dévider au curé la liste de mes fautes qui, sans alléger mon âme, souillerait la sienne. Mais ma vie a été riche de rencontres. Je souffre de la savoir promise au tombeau. Peux-tu tout entendre sans que ta pudeur s'en effarouche ? » Tête penchée sur ses mains jointes, elle dit oui. « Toi, tu te confesseras avec une réelle contrition de m'avoir entendu et mon passage en sera plus facile. Prends ton écritoire. Tu noteras tout. » Ce qu'elle fit.

Cela dura des jours et des nuits. Denis Vintaume ne renvoyait Agnès que lorsqu'il voyait la plume lui échapper des doigts ou quand, à sa pâleur, au frémissement de ses lèvres, à la façon dont, soudain, elle levait vers lui un regard dont le bleu s'altérait, il devinait en elle un trop grand trouble ou une trop forte réprobation. Sourcilieux quant à la vertu de sa fille, lui qui n'aurait pas admis de ses fils ou de ses apprentis le moindre manquement devant elle, il s'étonnait de jouir, jusque dans sa chair morte, du viol qu'il faisait ainsi subir, par les mots, à sa pudeur. Son dernier plaisir.

PREMIER SOIR

Agnès entra chez son père avec son écritoire. Il lui tendit un coffret en bois.

– J’ai demandé à Louise de le prendre dans l’armoire de la chambre voisine où sont mes secrets. Après ma mort il te faudra tout brûler. Le coffret contient des lettres. Elles sont classées. Garde-le près de toi. Tu auras à m’en lire. Es-tu prête ?

L’Être suprême incompréhensible qui semble nous pourvoir en destin me fit naître le 13 janvier 1716 dans cette maison que mon père avait acquise un an plus tôt à bas prix. Elle appartenait à l’avocat Muller qui la lui avait vendue pour régler ses dettes de jeu. Mon père, dès son installation, transforma le rez-de-chaussée en atelier. Au premier étage on accédait déjà à la cuisine, de belles dimensions sous ses poutres noires, par un palier à double entrée, l’une secrète, dont les murs s’ornent de boiseries blondes. L’hiver était rude, cette année-là. L’eau du Madon était gelée à cinq pieds. Après avoir subi, en moins d’un siècle, la peste, la fièvre pourprée, le typhus, les guerres, l’occupation des Français, les folies galantes ou de toute-puissance des Grands, notre pauvre peuple, à peine remis, grelottait de froid et de misère. Dans la cheminée on brûla, au dire de mon père, une forêt de mauvais sapins en mon honneur. L’accouchement avait été long et difficile. Ma mère et moi avions failli passer ensemble de vie à trépas en une journée. Pour un mâle de sa descendance,

ce raccourci de notre humaine existence lui paraissait vraiment trop bref. Sa femme, certes, il y était attaché, mais c'était la deuxième et il savait pouvoir sans peine s'en trouver une autre pour lui mettre au monde des apprentis. De condition aisée, il avait belle allure et la réputation d'avoir la queue verte. Mais j'ai assez à dire à mon sujet sans t'importuner, ma fille, avec les frasques de mon père... La matrone, ne m'entendant pas crier à la sortie de l'entrecuisse de ma mère, me roula dans un tricot et courut me porter dans la chapelle des Cordeliers, sur l'autel de la *Patrona civitas*, notre bonne Vierge, dont on affirme qu'elle ressuscite les enfants le temps de les baptiser. L'eau froide me fit hurler et elle me ramena, toujours braillant, à la maison entourée d'une bande de commères qui psalmodiaient : « Miracle ! Miracle ! » On fit entrer la troupe dans notre cuisine où mon père leur servit à boire jusqu'à ce que leurs oraisons et leurs louanges se muassent en chansons égrillardes. Huit jours plus tard, on renouvela la cérémonie avec parrains et marraines. Quand on me plongea nu dans la cuve des fonts baptismaux de l'église Notre-Dame-en-Sa-Nativité, je redonnai de la voix, d'où le surnom de Gueulard qui me serait resté si, plus tard, une putain ne l'eût transformé en Beloiseau.

Les trois fenêtres de la cuisine s'ouvraient, comme aujourd'hui, sur la terrasse entourée du balustre de fer forgé. Dès le premier jour, mes yeux plongèrent dans ce merveilleux paysage de toits en terrasses qui descendent vers le Madon où, au loin, le ciel épouse les coteaux plantés de vignes. Mes narines furent sans doute agacées, jusqu'à ce qu'elles s'y habituent, par l'odeur de pourriture des tanneries. La chambre de mes parents, celles où s'entassaient mes huit frères et sœurs, occupaient le second étage. Ma mère, rendue fragile par ses couches et les exigences de son époux, ne m'aimait pas. Elle mourut quand j'atteignais mes quatre ans. Mon père, un an plus tard, épousa la veuve d'un marchand de ses amis, femme de tête, habile au négoce, ce qui lui permit de partir plusieurs mois pour choisir dans les Carpates des érables et des sycomores dont je garde encore

quelques troncs débités en plaquettes dans le grenier pour des violons de princes... Un vieux rêve qui me file entre les doigts car les princes, quand ils n'ont pas l'oreille au sol pour entendre gronder les canons ennemis ou les peuples affamés, s'occupent de serrurerie ! Et moi, je m'en vais... Mes premières années, on me mit chez une nourrice, dans l'autre corps de bâtiment réservé aux domestiques, qui donne sur la rue, au-dessus de l'atelier. Je fus élevé dans le charivari des chariots, les cris des marchands, ceux des sans feu ni lieu qu'on marquait à l'épaule du sceau de notre ville. Aussi dans la peur du retour de la peste. Combien de fois ai-je vu, des fenêtres de notre maison, monter les flammes des bûchers qu'on dressait à chaque entrée de la ville ! Notre marâtre, si elle avait l'œil sur mes frères et sœurs en âge de travailler autant que sur les affaires de son mari, m'avait oublié. Je dormais dans le lit des servantes et traînais tout le jour dans leurs cotillons. Quand elles m'en chassaient, c'était la rue, jusqu'à ce que mon père s'avisât de mon existence et me mît à l'école.

J'ai été un enfant libre, heureux de l'être, tôt amoureux de la chair des femmes. Aussi du chant des cordes qui montait de notre atelier et de ceux d'alentour quand, avec le soir, le silence tombait sur la ville.

Mon père, Jean-Christophe Vintaume, né en 1686, d'un père menuisier et d'une mère dentellière, avait été mis en apprentissage à l'âge de douze ans, chez Jean-Dominique Waltrin, maître fort savant, élève de Dieudonné Montfort. Quel habile homme que ce Dieudonné ! D'où venait-il ? Il faisait mystère de ses origines et de son lieu d'apprentissage. Des rumeurs couraient à son sujet qui, s'enflant de bouche en bouche, en firent notre héros et assurèrent sa renommée. Certains le disaient bâtard, tenant son nom d'une mère ardéchoise venue se placer nourrice à Paris, où il apprit à jouer de la viole et à la façonner avec un artisan d'origine mauresque. D'autres que, né près de la Méditerranée, son père l'aurait embarqué, enfant, sur un vaisseau aux cales pleines d'or. Attaqué par des flibustiers, le voilà pris en

butin, comme le métal. Vendu à un faiseur de luths de Mésopotamie, il s'en sauva grâce à un Vénitien, emportant les secrets de son maître. Pour d'autres, il était bohémien et son nom serait d'emprunt. En Hongrie, il rencontra Monteverdi parti guerroyer avec son prince contre les Turcs de Mahomet III. Il le suivit dans les Flandres d'où il nous arriva, dans une main le violon, dans l'autre les rubans d'une dentellière... En vieillissant, je me suis avisé que ces contes n'étaient pas si fous. Dédaignant nos pauvres violoneux qui, bien avant Dieudonné Montfort, raclaient les mauvais instruments sortis de leurs mains, les gens de Mirecourt ont paré le destin de cet homme des merveilleuses aventures du violon qui, en effet, nous vient de la lointaine Mésopotamie par les routes du Sud et de l'Est. Mon père ajoutait à ces fables que Dieudonné Montfort était d'abord le fils du diable. Qu'il fût l'allié du diable je le crois. Celui-ci lui souffla plus d'un tour. « Pourquoi ne faire commerce que du violon quand la famine règne ? Vends du grain, du vin, de la viande : tu te paieras en prenant hypothèque sur des terres, des maisons. On te cédera des meubles, des bijoux, des travaux de dentelles. Tu prêteras de l'argent avec intérêt. Tu commerceras avec les puissants. Voyage, installe tes comptoirs à Paris, à Lyon, à Besançon, aux Pays-Bas, en Espagne. Tu y vendras tes violons, ceux des autres, mais aussi, comme ailleurs, du blé, de la viande, du vin, des bijoux, de la dentelle. » Et c'est ainsi, ma fille, qu'il mourut respecté de tous, couvert d'honneurs, mayer de la ville. Si je parle ainsi de lui, c'est que j'ai admiré cet homme qui a fait de Mirecourt l'égale de Crémone. Il nous a manqué un Nicolas Amati. Peut-être est-il à venir...

Mon père avait du talent, pas de génie. Mieux qu'un autre, pourtant, il connaissait le bois. Son erreur fut de tout miser sur la qualité de celui qu'il achetait pour ses violons. Je te l'ai dit, il alla en quérir jusqu'aux Carpates ! Enfant, je le suivais avec ses chiens dans les forêts de nos montagnes où il allait choisir les érables et les sapins et, dans nos campagnes, des tilleuls et des poiriers. Il exigeait des arbres hauts et bien droits, sans

noeuds, qu'il faisait abattre une nuit froide d'hiver par un ciel sans lune. Il les rapportait ébranchés, débités en tronçons. Puis il les fendait à la hache selon le droit fil des fibres. Les planchettes séchaient sept ans dans un hangar qu'il avait bâti près de ses vignes. Avant de mourir, il fit venir l'ébène d'Afrique, le bois de rose d'Amérique ; pour le décor de la table et du fond, et pour nos archets, la nacre du Pacifique, les perles, le corail et l'or... Je le revois à son établi, caressant d'un pouce déformé la chair du bois et ses veines. Un voluptueux qui, pour le violon et les femmes, faisait passer le corps bien avant l'âme. Et la robe avant le corps. Le vernis, il en a cherché la composition toute sa vie pour rendre ses violons plus brillants sans s'apercevoir qu'il en étouffait parfois le son. Mon père avait l'œil plus sensible que l'oreille. J'ai hérité de ce travers, m'enivrant du toucher, de l'odeur, plus que de la voix... Mais tu es femme, ma fille, et tu ne peux comprendre.

– Je comprends, dit-elle sans relever la tête.

Il s'étonna.

– Je comprends, poursuivit-elle. Quand, pour aider mes frères, je polis un fond ou une table, je sens sous mes mains frémir tout l'arbre, des racines aux plus hautes branches. C'est aussi délicieux que de poncer un enfant qui s'est roulé dans la poussière. Je sais qu'on peut être grisé par le safran dont vous enduisez vos bois et les essences de vos vernis. Faudrait-il se ganter les mains, fermer les yeux, se boucher le nez, n'être plus qu'oreille pour faire un violon ? Je ne le crois pas, mon père. Un violon qui chante bien ne peut être qu'un bel objet, et parfumé.

Étonné, à la fois ravi et inquiet d'apprendre qu'elle pouvait avoir les sens émus, Denis Vintaume se mit à rire.

– Parlerais-tu ainsi d'un amant ?

– Comment le saurais-je puisque je n'en ai pas et ne tiens pas à en avoir.

– Disons, alors, d'un mari.

– C'est vous qui en déciderez.

– Aurais-tu quelqu'un en tête ?

– Personne. Je n’aime que Dieu, Jésus, Marie, nos saints, vous et notre famille.

D’aise et d’ennui, il soupira. Sa fille, grâce aux religieuses, pouvait, sur les sujets de la vie quotidienne, sinon tenir conversation mondaine, du moins quelques propos bien sentis. Mais sa foi et sa piété l’empêcheraient d’être une de ces raisonneuses, comme il en avait connu à la cour de Stanislas, à Paris et autres lieux, qui par trop de science perdent toute morale de leurs devoirs et obligations. Maîtresses souvent agréables, certes, mais qu’il ne faut point avoir comme femme ou comme fille.

– Où en étions-nous ? demanda Denis Vintaume qui s’était perdu dans le souvenir soyeux d’anciennes conquêtes.

– À Dieudonné Montfort et à votre père. Vous ne m’avez rien dit de Jean-Dominique Waltrin, son maître, sauf qu’il était savant.

– Savant, oui. Dans sa famille on était tout à la fois : régent d’école, menuisier chargé de veiller sur les orgues de l’église, joueur et faiseur de violons. Jean-Dominique Waltrin faisait partie des notables. Mon père disait lui devoir beaucoup car ce maître sévère, hormis les charges que lui conférait son état, se consacrait uniquement à son atelier et à ses élèves. Homme de culture, bon artisan, il avait l’enseignement dans le corps. Mon père resta dix ans à son service, puis s’installa faubourg Saint-Vincent après un premier mariage avec la fille d’un forgeron habile à façonner nos outils, à ferrer les chevaux et les bœufs et qui possédait une petite vigne. Enfin, il acheta cette maison quand il voulut imiter Dieudonné Montfort dont, hormis ses débiteurs, tous faisaient grand cas. Voulant égaler ou même surpasser le fils du diable, mon père fit des violons de qualité honnête, installa un comptoir mais ne demeurera pourtant, dans le souvenir de quelques dames et de ses fils, que pour avoir bien traité les premières et mal les seconds. Je n’ai pas fait mieux que lui...

Il avait appris rudement le métier à mes frères et j’eus ma ration de coups de pied au cul. Un temps, il parla de m’envoyer

étudier le droit à Pont-à-Mousson. À douze ans, je n'étais point sot, savais lire, compter, un peu de latin et de grec, le catéchisme et la géométrie. Louis, l'aîné de mes demi-frères, se maria et quitta l'atelier. Nicolas, le deuxième, tomba malade. Pierre était sur le départ pour tenir notre comptoir de Gand. Il ne restait qu'Henri et Jean à l'atelier, les moins adroits. Voilà qui me permit de faire le bon enfant en me proposant pour apprendre le métier de mon père. Au vrai, je me souciais peu de m'éloigner de Mirecourt où j'avais mes habitudes avec des galopins de mon âge. Nos spécialités, le dimanche et les jours de nos saints : cueillette de baies (sous ce prétexte, nous volions des fruits dans les vergers des faubourgs, cherchions des nids de pies, dans les bois, en espérant y découvrir des pièces d'or !). Nous pêchions dans le Madon, braconnions ou allions nous asseoir aux portes des tavernes de Mattaincourt pour y jouer aux cartes et aux dés avec des voyageurs qui nous racontaient leurs aventures. Vérités ou mensonges, nous gobions tout, prêts à les resservir, le lendemain, autour des Halles.

Fabrice Davincourt, qui avait deux ans de plus que moi, était mon compagnon favori. Moi, trapu, l'œil et le poil noirs, je l'enviais d'être long, mince et si blond ! Orphelin de parents chamagnons¹, il avait été élevé par notre voisine, sa sœur aînée Marie-Jeanne, à laquelle il arrivait que mon père rendît quelques politesses – il n'était pas le seul ! Elle était aussi réputée pour la vigueur de son conin que pour la finesse de sa dentelle, ce qui lui permettait d'arrondir sa bourse en soulageant celles de ses visiteurs. Quand elle était à ses ébats, Fabrice venait à l'atelier. On l'envoyait faire des courses et il restait manger chez les domestiques. Il était bien plus proche de moi que mes demi-frères et sœurs peu ou prou engagés dans la vie adulte. Aussi parce que son caractère joueur s'accordait au mien. Quand il en avait fini avec les petites tâches qu'on lui confiait, que mon

1. Colporteur né à Chamagne, village lorrain, important centre de colportage.

père ne me retenait pas trop à balayer l'atelier ou à aiguiser ses outils, nous traînions avec d'autres dans les rues ou la campagne jusqu'à nuit noire à polissonner, dire des bêtises et, en grandissant, faire seul à seul des projets qui devaient nous apporter la fortune, la renommée, les aventures, les femmes... Il me disait : « Fabrique de beaux violons, mon Gueulard, je reprendrai le métier de mes parents pour les vendre à l'Empereur, à notre duc, au roi de France et à tous les riches... » « Mes parents, disait encore Fabrice, comme leurs aïeux, allèrent à pied par les routes, une boîte sur le ventre, un panier dans le dos. C'était suffisant pour leurs merceries, leurs images, psautiers et catéchismes. Ils y ont attrapé la mort. Moi, je veux agrandir ce commerce et voyager loin. Il me faudra acheter une mule et une charrette. » Oui, mais avec quel argent ? Aucune des idées qui nous vinrent au cours des mois qui suivirent n'était honnête. Nous choisîmes donc celle dont l'exécution nous parut la plus simple : voler sa sœur.

Il nous fallait, tout d'abord, connaître la cachette de son magot. En vain, profitant qu'elle était au lavoir, nous fîmes la visite de son coffre, de sa couche, de sa huche, de ses pots et de ses chaudrons. Rien. C'est moi qui eus l'idée que l'un de nous deux devrait se tenir sous le lit de Marie-Jeanne pour voir où elle dissimulait les pistoles que ses galants ne manquaient pas de lui laisser, leur culotte remise. À ma surprise, Fabrice fit le délicat : comment pourrait-il surprendre sa sœur dans son état de putain ? Quelle honte s'il était découvert ! On l'accuserait d'être vicieux et, déjà, sur le chemin de la débauche. Moi, certes, je passerais pour un effronté, mais je n'étais pas de la famille et Marie-Jeanne se garderait bien d'aller se plaindre à mon père...

C'est ainsi qu'un matin d'automne – je n'avais pas douze ans – je m'inventai un mal de ventre pour ne pas aller à l'école. Je pénétrai chez Marie-Jeanne à l'heure dont Fabrice et moi étions convenus : celle du dîner, juste à l'instant où, sous prétexte d'en goûter une lampée, il venait de renverser le chaudron de soupe dans la cheminée. Comment aurait-elle pris garde à moi, occu-

À l'automne 1788, Denis Vintaume, luthier à Mirecourt en Lorraine, sur le point de mourir, confie à sa fille Agnès les péripéties d'une vie tumultueuse. La passion de son métier, ses amantes, les idées de son temps (celui des Lumières), l'ont entraîné dans un tourbillon d'intrigues à travers l'Europe du XVIII^e. OÙ de Mirecourt à Venise en passant par Bruges, Gand, Vienne, Saint-Pétersbourg et Paris, il a rencontré, à côté des gens du peuple et de son art, quelques-uns des personnages les plus célèbres de l'époque, tel Voltaire dont l'amitié l'accompagnera toute sa vie.

Soir après soir, dans la chambre où Denis Vintaume est tenu par la maladie, il remettra sa vie et son âme — car pour ce libertin le mot a un sens — entre les mains de sa fille, la pieuse Agnès, tour à tour révoltée et séduite, peu à peu prisonnière de l'ambiguïté de ses sentiments. Grâce à cette confrontation, ce roman d'aventures est aussi un roman intimiste qui nous parle d'un homme de pensée et de sensualité dans un siècle qui ressemble étrangement au nôtre, et de toutes les dérives du cœur.

Illustration de couverture :
Boyer Michel (1668-1724),
Basse, cahier de musique et épée.
Louvre © RMN-R.G. Ojeda.



B 24537.3  1.99
ISBN 2.207.24537.3
120 FF TTC